

Christ est-il appelé Dieu en Romains 9:5 ?

L'argument des figures gorgianiques*

1. Introduction : les deux interprétations de Rm 9:5

Au chapitre 9 de l'épître aux Romains se trouve une *crux interpretum* parmi les plus célèbres et les plus étudiées du corpus paulinien. Le passage en question figure au v. 5, à la suite d'une série de propositions qui évoquent les origines et l'héritage des "frères et compatriotes" de l'apôtre des nations. Précisément, Paul affirme que "d'eux [est issu] le Christ selon la chair," avant d'enchaîner avec une formule dont la relation syntaxique avec ce qui précède est ambiguë. Elle est traduite mot à mot ci-dessous :

3^a Oui, je voudrais être moi-même maudit et séparé de Christ, ^b pour mes frères, mes propres compatriotes. 4^a Ceux-ci sont Israélites : ^b à eux [appartiennent] l'adoption et la gloire et les alliances, ^c et la loi et le culte et les promesses, 5^a à eux [appartiennent] les patriarches et d'eux [est issu] le Christ selon la chair [ἐξ ὧν ὁ Χριστὸς τὸ κατὰ σάρκα] ^b *le étant au-dessus de tout Dieu béni éternellement* [ὁ ὢν ἐπὶ πάντων θεὸς εὐλογητὸς εἰς τοὺς αἰῶνας] ^c amen.¹

La difficulté principale porte sur la ponctuation à placer entre ὁ Χριστὸς τὸ κατὰ σάρκα ("le Christ selon la chair") et la proposition qui suit immédiatement, ὁ ὢν ἐπὶ πάντων θεὸς εὐλογητὸς εἰς τοὺς αἰῶνας (litt. "le étant au-dessus de tout Dieu béni éternellement"). Le choix réside entre une ponctuation forte (point final ou point-virgule) et une ponctuation

* Mes remerciements vont à Simon Buttica et à Paul-Hubert Poirier pour leur relecture attentive de cet article et leurs encouragements à le soumettre pour publication.

¹ Je traduis ici le texte du Nestle-Aland, 28e édition. La division des versets en segments (lettrage) est mienne et ne correspond pas exactement aux divisions usuellement trouvées dans les commentaires.

faible (virgule).² Il ne s'agit pas d'une discussion d'ordre purement stylistique ni d'un point de détail, puisque le choix de ponctuation est directement corrélé à une certaine compréhension de la théologie de Paul, singulièrement de sa christologie. Les deux options ont traversé l'histoire de l'interprétation et se retrouvent défendues jusqu'à aujourd'hui dans des articles ou monographies spécialement consacrées à la question,³ ainsi que dans les études sur les origines de la christologie, les commentaires sur l'épître

² Le débat est ici volontairement simplifié pour se focaliser sur les deux grandes options interprétatives. En réalité, on peut distinguer jusqu'à 7 voire 8 possibilités de ponctuation, si l'on ajoute les questions de la ponctuation à placer entre πάντων et θεός (aucune ponctuation, virgule, voire point final ?) et après θεός (aucune ponctuation ou virgule ?). Voir E. Abbot, "On the Construction of Romans ix. 5," *JSBLE* 1/2 (1881) 87-154, qui liste 7 possibilités (89-90) ; cf. B.M. Metzger, "The Punctuation of Rom. 9:5," in *Christ and Spirit in the New Testament* (éd. B. Lindars et S.S. Smalley; Cambridge: Cambridge University Press, 1973) 95-112, qui dénombre quant à lui 8 possibilités (95-96). A noter également que quelques exégètes, parmi lesquels H.W. Bartsch ("Röm 9,5 und 1. Clem. 32,4: Eine notwendige Konjektur im Römerbrief," *TZ* 21 [1965] 401-409), K. Barth (*Der Römerbrief* [Munich: Chr. Kaiser, 1933] 331-332) et J. Ziesler (*Paul's Letter to the Romans* [Londres/Philadelphie : SCM/Trinity Press, 1989] 139), préfèrent intervertir l'ordre des mots, pour lire ὅν ὁ θεός au lieu de ὃν θεός. Cela résoudrait en effet l'ambiguïté grammaticale, en permettant de comprendre "dont le Dieu [est] au-dessus de tout ..." (Metzger, "The Punctuation of Rom. 9:5" 99, indique que cette proposition remonte à Jonas Schlichting ; pour une liste des exégètes soutenant cette option, voir G. Carraway, *Christ is God over All: Romans 9:5 in the Context of Romans 9-11* (Londres: T&T Clark, 2013) 17). Une telle conjecture, cependant, est hautement spéculative et ne trouve pas d'appui dans les manuscrits (cf. notamment les remarques de G. Carraway, *Christ is God over All*, 46-47 ; A. Gignac, *L'épître aux Romains* [Paris: Cerf, 2014] 343, n. f).

³ Parmi les ouvrages et articles ayant marqué le débat exégétique sur notre passage, on mentionnera T. Dwight, "On Romans ix.5," *JSBLE* I (1881) 22-55 ; E. Abbot, "On the Construction of Romans ix. 5" (voir ci-dessus, n. 2) ; Id., "Recent Discussions on Rom. IX. 5," *JSBLE* 3 (1883) 90-112 ; A. Durand, "La divinité de Jésus-Christ dans St. Paul, Rom. IX,5," *RB* 12 (1903) 550-570 ; F.C. Burkitt, "On Romans ix.5 and Mark xiv.61," *JTS* 5 (1904) 451-455 ; H.M. Faccio, *De divinitate Christi : juxta S. Paulum, Rm 9,5* (Jérusalem: Typis PP. Franciscanorum, 1945) ; V. Taylor, "Does the New Testament Call Jesus 'God'?" *ExpTim* 73 (1962) 116-118 ; H.W. Bartsch, "Röm 9,5 und 1. Clem. 32,4" (voir ci-dessus, n. 2) ; R. Brown, "Does the New Testament Call Jesus God ?," *TS* (1965), 545-573 ; B.M. Metzger, "The Punctuation of Rom. 9:5" (voir ci-dessus, n. 2) ; O. Kuss, "Zu Römer 9,5," in *Rechtfertigung. Festschrift für Ernst Käsemann zum 70. Geburtstag* (éd. J. Friedrich, W. Pöhlmann et P. Stuhlmacher ; Göttingen: Vandenhoeck & Ruprecht, 1976) 291-303 ; H.-C. Kammler, "Die Prädikation Jesu Christi als 'Gott' und die paulinische Christologie. Erwägungen zur Exegese von Röm 9,5b," *ZNW* 94 (2003) 164-180 ; G. Carraway, *Christ is God over All* (voir ci-dessus, n. 2). On consultera également le chapitre consacré à Rm 9:5 dans M. Harris, *Jesus as God: The New Testament Use of Theos in Reference to Jesus* (Eugene: Wipf and Stock, 2008 [Baker, 1992]) 144-172, ainsi que la discussion détaillée chez W. Sanday et A.C. Headlam, *A Critical and Exegetical Commentary on the Epistle to the Romans* (5e éd. ; New York: Charles Scribner's Sons, 1902) 233-238.

aux Romains, les éditions critiques du NT⁴ et les traductions. Selon la première option, que l'on désignera comme l'*option a*, le pronom \acute{o} au début de 5b est à lier à $\acute{\omega}\nu \acute{\epsilon}\pi\iota \pi\acute{\alpha}\nu\tau\omega\nu$ et a valeur d'un démonstratif ("Que Celui qui est au-dessus de tout, [c'est-à-dire] Dieu, soit béni éternellement") – ou il fonctionne éventuellement comme déterminant de $\theta\epsilon\acute{o}\varsigma$, avec $\acute{\omega}\nu \acute{\epsilon}\pi\iota \pi\acute{\alpha}\nu\tau\omega\nu$ dans le rôle d'attribut ("Que le Dieu qui est au-dessus de tout soit béni éternellement").⁵ Une telle ponctuation forte installe 5b dans un statut de phrase indépendante : concrètement, si l'on opte pour un point final (ou un point en haut) après $\sigma\acute{\alpha}\rho\kappa\alpha$, 5b est une doxologie à Dieu le Père.⁶ Dans le second cas, que l'on désignera comme l'*option b*, ce même pronom \acute{o} a la valeur d'un relatif ayant pour antécédant $\acute{o} \chi\rho\iota\sigma\tau\acute{o}\varsigma$, de sorte que 5b est simplement une proposition relative supplémentaire, participiale cette fois, qualifiant le Christ : "d'eux [est issu] le Christ selon la chair, lui qui est Dieu au-dessus de tout, béni éternellement" ou "d'eux [est issu] le Christ selon la chair, lui qui est au-dessus de tout, Dieu béni éternellement."⁷ Autrement dit, Paul affirmerait ici explicitement que Christ est Dieu, ce qui – et c'est d'ailleurs là à la fois l'enjeu et l'objection majeure envers cette option interprétative – n'apparaît nulle part

⁴ Le débat s'observe jusque dans les éditions critiques : si les plus récentes (NA28 et UBS5) placent une virgule après $\sigma\acute{\alpha}\rho\kappa\alpha$, c'est en revanche une ponctuation plus forte (un point haut) qui avait été retenue jusque dans les années 1970. Précisément, le changement vers la virgule s'observe à partir de la 26e édition du *Novum Testamentum Graece* (1979) et de la 3e édition du *Greek New Testament* (1975).

⁵ Mais comme le note M. Wolter, la présence du participe $\acute{\omega}\nu$ serait superflue si $\acute{\omega}\nu \acute{\epsilon}\pi\iota \pi\acute{\alpha}\nu\tau\omega\nu$ fonctionnait comme attribut de $\theta\epsilon\acute{o}\varsigma$, ce qui rend la première construction plus probable (M. Wolter, *Der Brief an die Römer, t. 2: Röm 9-16* [EKK VI/2 ; Göttingen: Vandenhoeck & Ruprecht, 2019] 40).

⁶ Les commentaires soutenant l'option a incluent les suivants (liste non exhaustive) : C.K. Barrett, *A Commentary on the Epistle to the Romans* (Londres: A. and C. Black, 1962) 174-175, 177-179 ; E. Käsemann, *An die Römer* (4e éd. ; Tübingen: Mohr Siebeck, 1980) 247, 250 ; J.D.G. Dunn, *Romans 9-16* (Dallas: Word books, 1988) 521, 535-536 (cf. aussi, du même auteur, *Christology in the Making* [Londres: SCM, 1980] 45, et *The Theology of Paul the Apostle* [Grand Rapids: Eerdmans, 1998], 256) ; T.H. Tobin, *Paul's Rhetoric in its Context* (Peabody, Mass.: Hendrickson, 2004), 325 ; A. Gignac, *L'épître aux Romains* (Paris: Cerf, 2014) 347-348 ; M. Wolter, *Der Brief an die Römer, t. 2*) 25, 38-42.

⁷ Selon que l'on place une césure avant ou après $\theta\epsilon\acute{o}\varsigma$.

ailleurs dans les lettres de l'apôtre ! Il s'agirait là d'une attestation très ancienne d'une christologie haute, suggérant que la dévotion au "Seigneur Jésus Christ" était déjà une réalité pour la première génération chrétienne, du moins dans les communautés pauliniennes.⁸ On comprend dès lors bien pourquoi la question de la ponctuation de Rm 9:5 compte parmi les plus étudiées par les exégètes.

Cet article souhaite apporter sa contribution à l'étude de Rm 9:5 en abordant le problème de la ponctuation d'un point de vue historico-rhétorique, ou plus précisément historico-stylistique. Je soutiendrai que la présence d'échos sonores (paromoïoses), l'équivalence des longueurs (parisoses) et la présence d'une forme d'antithèse en Rm 9:4-5 invite à attacher ὁ ὢν ἐπὶ πάντων θεὸς εὐλογητὸς εἰς τοὺς αἰῶνας à ce qui précède, et ainsi à lire 5b comme une relative qualifiant le Christ. Une telle argumentation se basera sur les conventions de structuration décrites dans les traités de rhétorique du monde gréco-romain : on y voit en effet que les paromoïoses, les parisoses et les antithèses ont un rôle éminemment structurant en prose, non seulement pour délimiter les segments de base de la chaîne parlée (côla) mais aussi pour indiquer quels segments fonctionnent ensemble au sein d'une "phrase" (période). Mais avant de nous lancer dans une telle démonstration, donnons un bref aperçu des arguments avancés jusque-là dans le débat.

⁸ Les commentaires soutenant l'option b incluent les suivants (liste non exhaustive) : F.-J. Leenhardt, *L'épître de Saint-Paul aux Romains* (3e éd., Genève: Labor et Fides, 1995) 140-141 ; D.J. Moo, *The Epistle to the Romans* (Grand Rapids, Mich. / Cambridge, UK: Eerdmans, 1996) 555, 565-568 ; S. Légasse, *L'épître de Paul aux Romains* (Paris: Cerf, 2002) 573, 580-581 ; R. Jewett, *Romans: A Commentary* (Minneapolis: Fortress Press, 2007) 555, 567-569 ; C.E.B. Cranfield, *A Critical and Exegetical Commentary on the Epistle to the Romans, vol. 2* (Edimbourg: T&T Clark, 1979) 465-470.

2. Aperçu des arguments classiques⁹

Grammaticalement parlant, les deux options interprétatives se tiennent. Certes, les exégètes s'accordent à considérer que la construction avec une proposition relative (= option b) est plus logique d'un point de vue grammatical. Les arguments classiques en ce sens ont été énoncés en 1881 par Timothy Dwight¹⁰ : la construction participiale se rapporte plus "naturellement" à ce qui précède qu'à ce qui suit,¹¹ l'adjectif εὐλογητός devrait en principe se trouver en tête s'il s'agissait d'une doxologie,¹² enfin, la précision τὸ κατὰ σάρκα ("selon la chair") appelle une antithèse faisant référence à la nature divine du Christ. On ajoute en faveur de cette lecture l'argument du contexte littéraire immédiat, à savoir qu'il est difficile d'expliquer pourquoi Paul introduirait ici soudainement une doxologie à Dieu le Père. Cependant, cette interprétation se heurte à une difficulté importante, à savoir qu'il s'agirait là du seul passage où Paul affirme explicitement que Christ est Dieu. Ailleurs, Paul désigne certes le Christ comme "image de Dieu" (par ex. en 2 Co 4,4 ou 1 Co 11:7) ou dit que le Christ existe "sous la forme de Dieu" (ἐν μορφῇ θεοῦ en Ph 2,6), mais jamais il ne l'appelle Dieu – d'ailleurs, certains passages suggèrent même que l'apôtre ne pourrait pas adhérer à une telle formulation (ainsi

⁹ Pour l'histoire de l'interprétation de Rm 9,5, voir E. Abbot, "On the Construction of Romans ix. 5," 133-149 (jusqu'à la fin du 19e siècle); H.M. Faccio, *De divinitate Christi*, 64-108 (jusqu'au milieu du 20e siècle); G. Carraway, *Christ is God over All*, 1-18 (2e moitié du 20e siècle et première décennie du 21e siècle).

¹⁰ T. Dwight, "On Romans ix.5"; cf. W. Sanday et A.C. Headlam, *A Critical and Exegetical Commentary on the Epistle to the Romans*, 235-236. Dans un article de 1973 resté comme une référence sur la question de la ponctuation de Rm 9:5, B.M. Metzger est arrivé sensiblement aux mêmes conclusions que T. Dwight ("The Punctuation of Rom. 9:5," 103-109); cf. aussi plus récemment H.-C. Kammler, "Die Prädikation Jesu Christi als 'Gott.'"

¹¹ Cf., chez Paul, 2 Co 11:31; Rm 1:25.

¹² Comme c'est le cas dans la LXX et également à quelques reprises dans le NT.

1 Co 8:6, “[...] il n’y a qu’un seul Dieu, le Père [...] et un seul Seigneur, Jésus-Christ”).¹³
C’est là l’objection majeure apportée à l’encontre de l’option b et en faveur de l’option a :
le terme θεός appliqué au Christ ne semble pas correspondre à la christologie déployée
par l’apôtre dans ses lettres. On a souvent ajouté qu’une affirmation christologique si forte
serait improbable chez un juif au milieu du 1er siècle. Cet argument était déjà employé
en 1881 par Ezra Abbott, dans sa réponse à l’article de Dwight¹⁴ ; on le retrouve au début
du 20e siècle sous la plume de Wilhelm Bousset dans son célèbre *Kyrios Christos*,¹⁵ chez
Rudolph Bultmann dans sa *Theologie des Neuen Testaments*,¹⁶ ainsi que plus tard, bien
que sous une forme un peu différente, chez le héraut de la “new perspective on Paul,”
James D.G. Dunn :

The argument on punctuation certainly favours a reference to Christ as ‘god.’ But Paul’s
style is notably irregular and a doxology to Christ as god at this stage would be even more
unusual within the context of Paul’s thought than an unexpected twist in grammatical
construction.¹⁷

Mais ne serait-ce pas là conclure un peu vite ce que Paul devait penser, sur la base
d’une reconstitution de la supposée christologie de la première génération chrétienne ?
Christologie dont a été proposé, au demeurant, un portrait fort différent par d’autres

¹³ Voir en ce sens le récent commentaire de M. Wolter: “Würde Paulus in Röm 9,5c Jesus ebenfalls ‘Gott’ nennen, stünde dass in direktem Widerspruch zu dem in 1 Kor 8,4.6 Gesagten.” (*Der Brief an die Römer*, t. 2, 40-41).

¹⁴ E. Abbot, “On the Construction of Romans ix. 5,” 122-125.

¹⁵ W. Bousset, *Kyrios Christos. Geschichte des Christusglaubens von den Anfängen des Christentums bis Irenaeus* (Göttingen: Vandenhoeck & Ruprecht, 1913) ; sur Rm 9:5, voir en particulier la page 185.

¹⁶ R. Bultmann, *Theologie des Neues Testaments* (4e éd. ; Tübingen: Mohr Siebeck, 1961) 130-132. Dans le même sens, voir aussi E. Käsemann, *An die Römer* (4e éd. ; Tübingen: Mohr Siebeck, 1980) 249-250.

¹⁷ J.D.G. Dunn, *Christology in the Making*, 45 ; cf. Id., *The Theology of Paul the Apostle*, 256. Une conclusion proche s’observe chez C.F.D. Moule, *The Origin of Christology* (Cambridge: Cambridge University Press, 1977) 137.

spécialistes du christianisme primitif, qui ont mis en avant – en contraste avec les thèses de Bousset – un développement rapide de la dévotion au κύριος χριστός.¹⁸ Reste que plusieurs chercheurs et chercheuses sont convaincu·e·s que Paul considérait bien Jésus comme Dieu, mais qu'il n'aurait pas pu se permettre une telle formulation. Dit autrement : “Paul could have thought of Jesus as God, without yet being able comfortably to formulate the thought into the corresponding language.”¹⁹

Ajoutons encore quelques mots sur les interprétations de Rm 9:5 dans l'Église ancienne. Chez les Pères de l'Église, l'option b – à savoir la lecture de 5b en tant qu'affirmation christologique – était largement favorisée. Ainsi Origène, dans le septième livre de son *Commentaire sur l'épître aux Romains*, exprime-t-il l'étendue de son incompréhension à l'égard de celles et ceux qui rejettent la divinité du Christ, se demandant comment ces personnes peuvent nier l'affirmation de Romains 9,5. Il ne semble même pas envisager qu'une autre lecture soit possible !²⁰ L'option b était suivie également par Irénée, Tertullien, Hyppolite de Rome, Novatien, Cyprien, Athanase, Epiphane, Basile de Césarée, Grégoire de Nysse, Jean Chrysostome, Théodoret, Augustin, Jérôme et Cyrille d'Alexandrie.²¹ Quant aux traductions anciennes, comme

¹⁸ Voir par ex. R. Bauckham, *God Crucified: Monotheism and Christology in the New Testament* (Grand Rapids: Eerdmans, 1998) ; Id., *Jesus and the God of Israel: God Crucified and other Studies on the New Testament's Christology of Divine Identity* (Grand Rapids: Eerdmans, 2008) ; L. Hurtado, *Lord Jesus Christ: Devotion to Jesus in Earliest Christianity* (Grand Rapids: Eerdmans, 2003) ; cf. M. Harris, *Jesus as God*.

¹⁹ D.A. Hagner, “Paul's Christology and Jewish Monotheism,” in *Perspectives on Christology: Essays in Honor of Paul K. Jewett* (éd. M. Shuster et R. Muller ; Grand Rapids: Zondervan, 1991), 27 ; cf. C.A. Anderson Scott, *Christianity According to St. Paul* (Cambridge: Cambridge University Press, 1927) 274-275 ; C.H. Dodd, *The Epistle of Paul to the Romans* (Londres: Hodder and Stoughton, 1932) 152.

²⁰ Origène, *Comm.Rom.* 7.13.9.

²¹ Je reprends ici la liste établie par W. Sanday et A.C. Headlam, *A Critical and Exegetical Commentary on the Epistle to the Romans* (voir la page 234 pour des références à ces œuvres). A noter que dès le 4e siècle, Rm 9:5 a été régulièrement invoqué pour réfuter l'arianisme (cf. Thomas d'Aquin, *Commentaire sur l'Épître aux Romains*, 9,1,2, qui tient Rm 9:5 pour une parfaite réfutation de la doctrine d'Arius). On

relevé par Bruce M. Metzger, elles tendent aussi à rattacher 5b à 5a, même si la traduction latine demeure ambigüe (*ex quibus Christus secundum carnem qui est super omnia Deus benedictus in saecula*).²² Quid des manuscrits ? Pour résoudre la question qui nous occupe, ces derniers ne sont malheureusement pas d'une grande aide : non pas qu'ils ne contiennent aucune ponctuation – contrairement à une idée encore répandue –, mais plutôt parce que leur ponctuation, lorsqu'il y en a, nous en dit certainement plus sur l'histoire de l'interprétation que sur la ponctuation "originale" (pour autant que l'expression fasse sens). Qui plus est, il n'est pas toujours possible de déterminer avec certitude si tel ou tel signe de ponctuation remonte à la copie du manuscrit ou est le fruit d'une révision. Quoiqu'il en soit, on peut noter que plusieurs manuscrits parmi les plus anciens emploient des signes et/ou des espaces suggérant une césure forte entre 5a et 5b. Ainsi, après *σάρκα*, le codex Vaticanus (4e siècle) a un point haut, sans espace²³ ; le codex Alexandrinus (5e siècle) a également un point haut, cette fois suivi d'une espace²⁴ ; quant au codex Ephraemi Rescriptus (5e siècle), on trouve une espace et une petite croix après *σάρκα*, signe qui dans ce codex se trouve souvent à la fin d'un verset.²⁵ Certains manuscrits semblent donc attester d'une tradition ancienne interprétant Rm 9:5b comme une doxologie à Dieu le Père.

peut d'ailleurs penser que l'anti-arianisme est l'une des causes qui a favorisé l'option interprétative b (voir en ce sens O. Kuss, "Zu Römer 9,5," 291-303).

²² B.M. Metzger, "The Punctuation of Rom. 9:5," 100-101.

²³ Dans le codex Vaticanus, ce type de point (*τελεία στιγμή*) correspond généralement à une ponctuation finale. Difficile de déterminer en revanche si le point après *σάρκα* remonte à la copie effectuée au 4e siècle ou a été ajouté plus tard.

²⁴ Le sens à donner à ce point est difficile à évaluer, cependant, car des points semblables figurent également entre *Χριστοῦ* et *ὑπέρ* (v. 3), entre *σάρκα* et *οἴτινές* (vv. 3-4) et entre *Ἰσραηλιται* et *ὧν* (v. 4). Voir B.M. Metzger, "The Punctuation of Rom. 9:5," 61.

²⁵ C. Lattey, "The Codex Ephraemi Rescriptus on Romans ix. 5," *ExpTim* 35 (1923) 42-43.

Bref, les deux options interprétatives se défendent, et ni une analyse grammaticale, ni la prise en compte du contexte littéraire, ni une enquête sur la christologie de la première génération chrétienne, ni enfin la prise en compte des manuscrits et témoignages anciens ne permettent réellement d’orienter le débat. C’est donc logiquement que les deux lectures se trouvent dans les commentaires et soient reflétées dans les traductions. Sommes-nous alors condamnés à laisser l’interprétation ouverte ? Comme annoncé ci-dessus, un argument supplémentaire pourrait être amené en faveur de l’option b, lequel à ma connaissance n’a pas encore été exploité par l’exégèse : il s’agit de réexaminer Rm 9:5 quant à sa structure colométrique, en prenant en compte le rôle structurant des figures dites gorgianiques.²⁶ Après une brève présentation du système de la colométrie antique et du rôle qu’y jouent les paromoïoses, les parisoses et les antithèses (point 3), je montrerai que la présence conjointe de ces figures en Rm 9:4-5 suggère de lire 5b comme une relative qualifiant le Christ (point 4).

3. La colométrie antique comme système de structuration

Dans le cadre de cette article, “colométrie” fait référence au système de structuration des textes en prose tel que décrit dans les traités de rhétorique du monde gréco-romain.²⁷ Ce

²⁶ Une démarche proche a été proposée par D. Nässlevqist dans un article de 2018 sur la ponctuation de Jn 1:3-4 (“The Question of Punctuation in John 1:3–4: Arguments from Ancient Colometry,” *JBL* 137/1 [2018] 175-191). Dans un paper donné en 2017 dans le cadre de la rencontre annuelle de EABS, à Berlin, j’avais moi-même aussi suggéré d’utiliser la colométrie comme outil de ponctuation pour les lettres de Paul (voir l’article qui en résulte, “Punctuating Paul’s Letters in Light of the Ancient Theory of Cōla and Periods: The Example of 2 Cor. 10:8-11,” *BibInt* 28 [2020] 100-125).

²⁷ On observe depuis une dizaine d’années un regain d’intérêt pour la colométrie du NT, dans le sillage de la “cartographie sonore du NT” (*sound mapping*) ; voir l’ouvrage fondateur de la discipline, M.E. Lee et B.B. Scott, *Sound Mapping the New Testament* (Salem: Polebridge Press, 2009). L’intérêt pour la colométrie de la part des néotestamentaires n’est cependant pas entièrement nouveau : voir par exemple, dans le premier tiers du 20^e siècle, l’article majeur de R. Schütz, “Die Bedeutung der Kolometrie für das Neuen Testament,” *ZNW* 21 (1922) 161–184 ; cf. aussi le bref article en deux parties de J.A. Kleist,

système concerne la micro-structure, c'est-à-dire l'arrangement des mots et groupes de mots pour constituer la chaîne parlée ; il relève donc non pas de la *dispositio*, déjà largement prise en compte par les exégètes sous l'égide de la "critique rhétorique de la Bible,"²⁸ mais bien à la fois de l'*elocutio* (style) et de l'*actio* ("performance"). Précisément, les rhéteur·ices²⁹ décrivent un système de structuration selon deux unités, les *côla* et les *périodes*. Au vu du flou et raccourcis qui entourent souvent la description de ces notions au sein de la recherche en NT,³⁰ quelques éléments théoriques sont nécessaires avant l'examen de la structure de Rm 9:5.

3.1. *Côla et périodes*

Le *côlon* (κόλον ; latin : *membrum* ; litt. "membre," par ex. d'un corps) est l'unité de base du discours en prose. Les rhéteur·ices le décrivent à la fois comme une unité sémantique et une unité de souffle – c'est-à-dire une unité prosodique devant être prononcée d'une seule traite, sans respiration interne.³¹ En voici quelques exemples : καὶ φύσει πολίτας

"Colometry and the New Testament," *CB* 3 (1927) 18–19 ; Id., "Colometry and the New Testament (Concluded)," *CB* 4 (1928) 26–27.

²⁸ Pour les ouvrages fondateurs de la critique rhétorique appliquée au NT, voir H.D. Betz, *Galatians: A Commentary on Paul's Letter to the Churches in Galatia* (Philadelphia: Fortress Press, 1979) ; G.A. Kennedy, *New Testament Interpretation through Rhetorical Criticism* (Chapel Hill / London: The University of North Carolina Press, 1984).

²⁹ La possibilité que des femmes aient composé certains des traités de rhétorique dont il sera question plus bas ne saurait être éliminée, raison pour laquelle je fais le choix d'employer le langage épïcène.

³⁰ Pour une discussion plus détaillée de ces raccourcis, voir P. Marschall, "L'analyse colométrique du Nouveau Testament. Quelques remarques sur le projet de 'cartographie sonore' (*sound mapping*)," in *Approches et méthodes en sciences bibliques. Quoi de neuf ?* (éd. L. Bulundwe et C. Dandelot, en collaboration avec S. Buttica ; Genève: Droz, 2021) 68-105 ; cf. Id., "Refining the Criteria for Delineating Còla and Periods: Some Remarks on the First and Second Steps of 'Sound Mapping'," *Neotestamentica* 54/2 (2020) 307-328.

³¹ Pour des définitions et des modèles, voir en priorité Dem., *Eloc.* 1-3 ; *Rhet. Her.* 3.19.27 ; Quint., *Inst.* 9.4.122.

ὄντας (“Bien que citoyens par nature ...”)³² ; μάλιστα μὲν εἵνεκα τοῦ νομίζεῖν συμφέρειν τῇ πόλει λελύσθαι τὸν νόμον (“c’est surtout parce que l’intérêt de la cité me paraît exiger l’abrogation de la loi ...”)³³ ; ἐν πόλει δημοκρατουμένη (“dans une ville démocratique”)³⁴ ; τάδε γράφω ὥς μοι δοκεῖ ἀληθέα εἶναι (“j’écris les choses comme elles me semblent vraies”).³⁵ Le fait que les cōla soient des unités de souffle délimite très concrètement leur longueur : idéalement, ceux-ci ont l’étendue d’un hexamètre, c’est-à-dire entre 12 et 17 syllabes.³⁶ On observe cependant, dans les exemples présents dans les traités, une fréquence relativement élevée de cōla un peu plus courts ou un peu plus longs. D’ailleurs, il arrive que des cōla particulièrement longs ou courts soient appropriés, en fonction du contexte : ainsi les cōla longs (jusqu’à une trentaine de syllabes) sont bienvenus pour les “grands sujets,”³⁷ alors que les cōla brefs sont adaptés aux maximes ou lorsque le propos appelle un style véhément.³⁸ On peut ajouter à ces quelques éléments une remarque sur la nature syntaxique des cōla (aspect qui, précisons-le, n’est pas abordé dans les traités) : sur le plan syntaxique, le cōlon est souvent comparé au concept de “proposition” (ou anglais “clause”, allemand “Teilsatz”).³⁹ Si une telle analogie est utile

³² Isocrate, *Paneg.* 105 ; cité selon Arist., *Rhet.* 3.9.8.

³³ Démosthène, *Lept.* 1 ; cité selon Dem., *Eloc.* 10 (trad. P. Chiron).

³⁴ Eschine, *Ctes.* 233 ; cité par Alexandre, *Fig.* 27.19-20 (éd. Spengel, RG III) – pour l’analyse, voir *ibid.*, 28.9-12).

³⁵ Hécatée de Milet, début des *Généalogies* ; cité selon Dem., *Eloc.* 12

³⁶ Dem., *Eloc.* 4 ; cf. Ps.-Herm., *Inv.* 4.4 (= éd. Rabe 184-185).

³⁷ Voir la discussion chez Dem., *Eloc.* 5. Pour des exemples de cōla très longs, voir Dem., *Eloc.* 45 ; Ps.-Herod., *Fig.* 93.23–29 (éd. Spengel, RG III).

³⁸ Sur l’usage des cōla brefs, voir la discussion chez le Pseudo-Démétrios, *Eloc.* 6-9. A noter que lorsqu’ils sont extrêmement courts, les cōla prennent le nom de “comma” (κόμμα ; latin : *incisum* ou *caesum* ; litt. “partie découpée”), la frontière étant située aux alentours de 7-8 syllabes (Dem., *Eloc.* 9 ; *Rhet. Her.* 4.19.27 ; Cic., *Or. Brut.* 222-225 ; Quint., *Inst.* 9.4.122 ; Alex., *Fig.* 28.1-2 (éd. Spengel, RG III) ; Herm., *Id.* 1.7.19 ; cf. Ps.-Herm., *Inv.* 4.4 [= éd. Rabe 184-185]).

³⁹ Ainsi chez H. Lausberg, *Handbuch der literarischen Rhetorik: eine Grundlegung der Literaturwissenschaft* (3e éd. ; Munich: M. Hueber, 1973) §930 ; cf. P. Dräger, “Kolon,” in *Historisches*

pour une première approche, elle se révèle en fait grossière. En effet, lorsque l'on observe les nombreux exemples donnés dans les traités, on trouve certes majoritairement des propositions, de tout type (principales, subordonnées, participiales, infinitives, avec verbe sous-entendu, ainsi que des combinaisons de plusieurs propositions), mais aussi des syntagmes et des combinaisons de syntagmes.⁴⁰ Autrement dit, le cōlon est une unité multiaspectuelle qui ne saurait correspondre parfaitement à une catégorie moderne.

Les cōla constituent ensuite le discours de deux manières différentes, selon la façon dont ils sont arrangés⁴¹ : ils peuvent soit être mis bout à bout, sans liens forts les uns avec les autres (style dit "continu" ou "disjoint"), et dans ce cas, chaque cōlon est autonome sur le plan syntaxique⁴² ; soit être regroupés au sein de *périodes* (style dit "tressé"⁴³ ou "périodique"). Définir de manière précise ce qu'est une période en rhétorique n'est pas un exercice évident : on peut commencer par dire, en paraphrasant les rhéteur·ices, que c'est un système de cōla finement entrelacés et qui ensemble transmettent une pensée complète.⁴⁴ En voici un exemple typique, composé de trois cōla :

Wörterbuch der Rhetorik, vol. 4 (éd. G. Ueding ; Tübingen: Niemeyer, 1998) 1138-1139. Dans la série Loeb Classical Library, κῶλον est traduit par "clause." On trouve aussi le rapprochement entre le cōlon et la proposition dans le champ de la *sound mapping* : ainsi D. Nässelqvist (*Public Reading*, 132. 142) affirme l'équivalence entre cōlon et "clause" ; cf. Id., "The Question of Punctuation in John 1:3-4," 186 : "a colon should consist of an entire clause" ; voir aussi, de manière moins explicite mais avec une insistance sur la présence nécessaire d'un verbe, M.E. Lee et B.B. Scott, *Sound Mapping*, 169-170.

⁴⁰ Voir par ex. Dion. Hal., *Comp.* 7.4-5 ; 9.2-5 ; Cic., *Or. Brut.* 223 ; Alex., *Fig.* 27.17-22 (éd. Spengel, RG III). Comme le note T.N. Habineck, "almost any constituent can, under the right circumstances, be a cōlon" (*The Colometry of Latin Prose* [Berkeley: The University of California Press, 1985) 28.

⁴¹ Sur la distinction entre les deux styles, voir Arist., *Rhet.* 3.9.1-3 ; Dem., *Eloc.* 12 ; *Rhet. Her.* 4.19 ; Cic., *De or.* 3.190 ; cf. Id., *Or. Brut.* 204 ; Aelius-Arist., *Pol.* 1.170 ; Herm., *Id.* 1.3.17.

⁴² Voir par ex. Dem., *Eloc.* 12-14 ; cf. *ibid.*, 2-3 ; Cic., *Or. Brut.* 222-226 ; Herm., *Id.* 1.3.12-17. Pour la terminologie, voir Arist., *Rhet.* 3.9.1-3 (εἰρομένη λέξις = style "continu" ou "attaché") ; Dem., *Eloc.* 12 (διηρημένη ἔρμηνεία = style disjoint) ; *ibid.*, 13 (διαλελυμένη διαλελυμένη = style "lâche").

⁴³ Le terme grec utilisé est κατεστραμμένη (Arist., *Rhet.* 3.9.1-3 ; Dem., *Eloc.* 12-14).

⁴⁴ Voir des définitions chez Dem., *Eloc.* 10 ; Alex., *Fig.* 27.17-22 (éd. Spengel, RG III) ; Ps.-Ael. Arist., *Pol.* 167. Le terme περίοδος désigne un parcours circulaire (περί + ὁδός), et prend également le sens de circonférence, circuit, orbite (des astres), cycle (temporel). En latin, on trouve différents termes, dont

Μάλιστα μὲν εἵνεκα τοῦ νομίζειν συμφέρειν τῇ πόλει λελύσθαι τὸν νόμον / εἶτα καὶ τοῦ παιδὸς εἵνεκα τοῦ Χαβρίου / ὁμολόγησα τούτοις, ὡς ἂν οἷός τε ᾧ, συνερεῖν.

“C’est surtout parce que l’intérêt de la cité me paraît exiger l’abrogation de la loi / mais aussi par sympathie pour le fils de Chabrias / que je me suis engagé à prêter à ces gens autant que je le peux mon concours.”⁴⁵

On peut ensuite risquer une comparaison avec le concept moderne de phrase complexe, mais seulement si on garde en tête que l’analogie n’est que partielle. Car les périodes sont en réalité plus codifiées que les phrases : cela s’observe non seulement sur le plan syntaxique (tendance forte à l’interdépendance entre les cōla, sans que cela ne soit systématique), mais aussi sur le plan stylistique (usage abondant des parallélismes entre les cōla, de l’hyperbate,⁴⁶ et parfois également de clausules rythmiques⁴⁷), tous ces procédés permettant d’entrelacer les cōla de sorte qu’ils fassent système. Autrement dit, une période n’est pas simplement un amoncellement de cōla liés sur le plan sémantique – comme peuvent parfois l’être les phrases modernes (“phrase” étant ici comprise au sens large comme une portion du discours qui se situe entre deux signes de ponctuation forts) – , mais bien une structure travaillée dont les contours sont rendus explicites par les divers

plusieurs conservent la connotation circulaire du grec : *ambitus, circuitus, circumitus, comprehensio, continuatio, circumscriptio* (Cic., *Or. Brut.* 204 ; Quint., *Inst.* 9.4.124–125).

⁴⁵ Démosthène, *Lept.* 1 ; cité comme modèle de période chez Dem., *Eloc.* 10 (trad. P. Chiron).

⁴⁶ C’est surtout le placement d’un terme-clef à la fin, par exemple le verbe principal, qu’on observe dans les exemples des traités (sur la place du verbe, voir Quint., *Inst.* 9.4.26). Une excellente étude du rôle structurant de l’hyperbate dans les textes grecs a été proposée par D. Markovic, “Hyperbaton in the Greek Literary Sentence,” *GRBS* 46 (2006) 127-146.

⁴⁷ A ce sujet, voir par exemple Arist., *Rhet.* 3.8 ; Dem., *Eloc.* 38-43 ; Cic., *Or. Brut.* 174-226 ; cf. Quint., *Inst.* 9.4.87–111.

procédés mentionnés ci-dessus.⁴⁸ Ou du moins, une structure dont les contours sont censés, dans l'idéal, être facilement identifiables grâce à l'emploi de ces procédés. Dans la pratique, la frontière entre style périodique et style disjoint n'est pas toujours si limpide – un fait d'ailleurs bien reconnu par les rhéteur·ices.⁴⁹

Sur le plan prosodique, enfin, la période s'énonce de manière suspensive, avec seulement de courtes pauses entre les côla⁵⁰ : les périodes ne peuvent donc pas s'étendre *ad infinitum*, leur longueur étant subordonnée à la capacité respiratoire des lecteur·ices. Concrètement, la longueur standard est comprise entre 2 et 4 côla,⁵¹ et les plus longues périodes qu'on peut identifier de manière certaine dans les traités ne dépassent pas 80-90 syllabes.⁵²

⁴⁸ Sur l'importance d'avoir un début et une fin marquées, voir Arist., *Rhet.* 3.9.3 : pour Aristote, l'expression périodique a "un début et une fin en elle-même," ce qui la distingue de l'expression non-périodique. Cf. Dem., *Eloc.* 11.

⁴⁹ Le Pseudo-Démétrios est le plus explicite sur ce point (Dem., *Eloc.* 21) ; cf. les remarques de Quintilien, *Inst.* 9.4.127.

⁵⁰ Voir par ex. Cic., *De or.* 3.181-182 ; Quint., *Inst.* 11.3.53 ; cf. Augustin, *Doctr. chr.* 4.7.11.

⁵¹ Les recommandations varient : pour Aristote, la période contient soit un, soit deux côla (*Rhet.* 3.9.5) ; le Pseudo-Démétrios recommande de ne pas dépasser quatre côla (*Eloc.* 16) ; Cicéron est ambigu sur la question de la longueur maximale, mais accepte de manière certaine les périodes allant jusqu'à quatre membres (*Or.* 221-222) ; Quintilien mentionne également la limite de quatre membres tout en disant que les périodes s'étendent parfois au-delà (*Inst.* 9.4.124-125) ; Alexandre semble fixer la longueur maximale à quatre côla (*Fig.* 28.19 [éd. Spengel, RG III]) ; le Pseudo-Aelius Aristide (*Pol.* 169) mentionne les périodes à un, deux et trois côla, et ajoute qu'il existe également des périodes plus longues, mais sans précision de la limite supérieure.

⁵² Pour des exemples de longues périodes, voir Dem., *Eloc.* 45 ; Herm., *Id.* 1.12.15 ; cf. *ibid.*, 12.41-42.

3.2. *Le rôle structurant des figures gorgianiques*

S'il est des figures qui sont typiques du style périodique, c'est bien les trois figures dites "gorgianiques."⁵³ La première et la plus connue est l'*antithèse*, comme dans *καὶ φύσει πολίτας ὄντας / νόμῳ τῆς πόλεως στέρεσθαι* ("Bien qu'étant citoyens par nature / ils ont été privés de ce titre par la loi.")⁵⁴ La seconde est la *paromoiose*, c'est-à-dire les échos sonores entre les côla, qui apparaissent le plus souvent sur les premières et/ou sur les dernières syllabes. Par exemple : *πολλάκις ἐθαύμασα τῶν τὰς πανηγύρεις συναγόντων / καὶ τοὺς γυμνικοὺς ἀγῶνας καταστησάντων*,⁵⁵ où les deux côla se terminent sur des sonorités semblables. Enfin la troisième est la *pariiose*, également appelée *isocolon*. Elle consiste en l'égalité approximative de longueur entre les côla. Par exemple : *ὡς οὔτε ὧν πυνθάνονται ἀπαξιούντων τὸ ἔργον / οἷς τε ἐπιμελὲς εἶη εἰδέναι οὐκ ὀνειδιζόντων*,⁵⁶ où les côla comportent respectivement 16 et 17 syllabes. Le lien privilégié entre ces figures et les périodes était déjà explicité au 4^e siècle avant l'ère commune par Aristote. L'auteur de la *Rhétorique* insiste d'ailleurs tellement sur le parallélisme entre les côla qu'on peut se demander si, à ses yeux, la période ne se définit pas essentiellement par la présence de ces figures.⁵⁷ La relation privilégiée entre la triade des figures gorgianiques se retrouve

⁵³ En référence à Gorgias, sophiste contemporain de Socrate. L'expression est en fait anachronique : d'après M.-P. Noël, son origine peut être attribuée à Denys d'Halicarnasse, qui voyait en Gorgias le paradigme de l'usage excessif de ces figures ("Gorgias et l'"*invention*" des γοργία σχήματα," *REG* 112 [1999] 193-211). L'association de ces figures à Gorgias se trouve en revanche déjà plus tôt, notamment chez le Pseudo-Démétrios (*Eloc.* 15) et chez Cicéron (*Or. Brut.* 165).

⁵⁴ Isocrate, *Paneg.* 105 ; cité par Aristote, *Rhet.* 3.9.8.

⁵⁵ "Souvent j'ai admiré ceux qui ont fondé les assemblées panégyriques / et ceux qui organisent les concours gymniques" (Isocrate, *Paneg.* 1 ; cité par Aristote, *Rhet.* 3.9.7 ; le même exemple se retrouve chez Dem., *Eloc.* 25).

⁵⁶ "Les gens interrogés ne désavouaient pas plus ce métier / que les gens en quête d'information n'y attachaient de blâme" (Thucydide, *Pelop.* 1.5.3 ; cité par Dem., *Eloc.* 25).

⁵⁷ Arist., *Rhet.* 3.9.7-10.

ensuite dans quasiment tous les traités de rhétorique produits dans les siècles subséquents, que ce soit dans un développement spécialement consacré à ce sujet ou que cela apparaisse dans les exemples.⁵⁸ Si l'usage de l'antithèse, de la paromoiose et de la pariosose est apprécié en prose, les rhéteur·ices mettent aussi en garde contre un usage abusif : ainsi le Pseudo-Démétrios de Phalère, auteur (ou autrice ?) au tournant du 1er siècle av. notre ère d'un traité de stylistique, explique que l'abus de tels procédés risquent de dissoudre la véhémence et le pathos du discours.⁵⁹ Preuve sans doute, d'ailleurs, que ces figures sont couramment utilisées, voire, de l'avis des rhéteur·ices, un peu trop utilisées. Et si elles sont utilisées de manière parfois excessive, c'est peut-être parce qu'au-delà de leur aspect ornemental, elles ont une fonction pragmatique bien pratique qui consiste à délimiter des unités de sens. Autrement dit, les figures gorgianiques ne sauraient être réduites à un artifice stylistique ; leur rôle est éminemment structurant, comme l'a bien rappelé Pierre Chiron :

[...] les figures gorgianiques sont un avatar tardif d'une catégorie de figures dont la fonction commune est de découper dans la chaîne parlée des unités aisément intelligibles, porteuses de raisonnement. On est bien loin de la figure anecdotique, dont ni la fonction, ni les synergies éventuelles ne seraient identifiées.⁶⁰

Concrètement, construire plusieurs cōla en parallèle constitue un moyen efficace de les lier au sein d'une période : le lien est établi non seulement sur le plan stylistique,

⁵⁸ Voir Dem., *Eloc.* 27-29 ; *Rhet. Her.* 4.20-22 ; Cic., *Or. Brut.* 164-167 ; 219-220 ; Dion. Hal., *Comp.* 18-20 ; Quint., *Inst.* 9.3.74-86 ; Alex., *Fig.* 27-28 (éd. Spengel, RG III).

⁵⁹ Dem., *Eloc.* 22-29 ; cf. *Rhet. Her.* 4.23 ; Quint., *Inst.* 9.3.74. Sur la critique de l'emploi de ces figures, voir M.P. Noël, "Gorgias et l' 'invention' des γοργίεια σχήματα."

⁶⁰ P. Chiron, "Les doctrines antiques des figures : quelques idées reçues," *Pratiques* 165-166 (2015) §56 ([en ligne] <http://journals.openedition.org/pratiques/2462>, consulté le 10.07.2022).

mais aussi sur le plan sémantique dans le cas de l'antithèse, sur le plan euphonique dans le cas de la paromoiose, et sur le plan quasi rythmique dans le cas de la parisoie. En exagérant quelque peu, on pourrait dire que ces figures – auxquelles il faudrait ajouter l'hyperbate⁶¹ et les clausules rythmiques – tiennent lieu de système alternatif de ponctuation.

4. Romains 9:3-5 dans une perspective colométrique

Revenons-en à Romains 9:5. Le segment au statut incertain (5b : ὁ ὢν ἐπὶ πάντων θεὸς εὐλογητὸς εἰς τοὺς αἰῶνας) correspond selon toute vraisemblance à un cōlon, de longueur tout à fait standard (17 syllabes). La question qui nous occupe peut alors être reformulée de la manière suivante : 5b constitue-t-il un cōlon autonome, appartenant au style disjoint, ce qui devrait se traduire par une ponctuation forte (= option a) ? ou 5b fait-il partie d'une période, ce qui devrait s'exprimer au moyen d'une ponctuation faible (= option b) ? Plusieurs éléments soutiennent la seconde analyse, comme je vais maintenant m'efforcer de le montrer. Examinons en détails la structure colométrique de notre passage, en remontant jusqu'au v. 3. Voici d'abord le texte sans ponctuation :

3^a ηὐχόμεν γὰρ ἀνάθεμα εἶναι αὐτὸς ἐγὼ ἀπὸ τοῦ Χριστοῦ^b ὑπὲρ τῶν ἀδελφῶν μου τῶν συγγενῶν μου κατὰ σάρκα 4^a οἵτινές εἰσιν Ἰσραηλῖται^b ὧν ἡ υἰοθεσία καὶ ἡ δόξα καὶ αἱ διαθήκαι^c καὶ ἡ νομοθεσία καὶ ἡ λατρεία καὶ αἱ ἐπαγγελίαι 5^a ὧν οἱ πατέρες καὶ ἐξ ὧν ὁ Χριστὸς τὸ κατὰ σάρκα^b ὁ ὢν ἐπὶ πάντων θεὸς εὐλογητὸς εἰς τοὺς αἰῶνας^c ἀμήν⁶²

⁶¹ Voir ci-dessus, n. 46.

⁶² Il s'agit du texte du NA28. D'importants manuscrits (P⁴⁶ et B) ont le singulier διαθήκη au lieu du pluriel διαθήκαι, de même que la tradition occidentale (D F G). On ne peut pas éliminer la possibilité qu'il y ait eu un singulier : cependant, il est plus facile d'expliquer le passage du pluriel au singulier que le contraire, ceci dans le but de coller à l'usage couramment trouvé dans le NT et la LXX (M. Wolter, *Der Brief an die Römer*, t. 2) 25, n. 1 ; cf. *ibid.*, 34, n. 49. A noter que D, suivi par F et G remplacent également ἐπαγγελίαι

Les deux premiers cōla sont aisément délimitables : *ἠὺχόμεν γὰρ ἀνάθεμα εἶναι αὐτὸς ἐγὼ ἀπὸ τοῦ Χριστοῦ* (= 3a) et *ὕπερ τῶν ἀδελφῶν μου τῶν συγγενῶν μου κατὰ σάρκα* (= 3b). Chacun contient une idée propre, bien que les deux idées soient étroitement liées⁶³ : le premier cōlon expose le sacrifice que Paul serait prêt à faire, tandis que le second en indique la raison. Au vu du lien de dépendance syntaxique qui les unit, ces cōla font partie d'une même période : "Oui, je voudrais être moi-même maudit et séparé de Christ / pour mes frères, mes propres compatriotes."

Le cōlon suivant est plutôt court, et contient une information brève, à savoir l'identité ethnique des frères de Paul : *οἵτινές εἰσιν Ἰσραηλῖται* (4a). Le lien syntaxique avec ce qui précède n'est pas entièrement clair : on peut soit considérer que c'est une relative subordonnée à *τῶν ἀδελφῶν μου τῶν συγγενῶν μου* – donc il s'agirait de la suite de la période initiée en 3a, et dans ce cas on pourrait traduire "... mes frères, mes propres compatriotes, *qui* sont Israélites" –, soit penser que *οἵτινές* a ici valeur d'un démonstratif inaugurant une unité indépendante du v. 3 ("*Ceux-ci* sont Israélites ..."). Cette deuxième option me semble préférable, pour deux raisons au moins. D'abord, la construction avec un verbe fini, et non un participe, qui confère une forme d'indépendance à ce segment. Ensuite, parce que ce cōlon est stylistiquement déconnecté des deux précédents au vu de sa longueur nettement plus restreinte (10 syllabes) et de l'absence de tout écho sonore – du point de vue des échos sonores d'ailleurs, la terminaison sur la diphtongue *αι* invite plutôt à lier ce cōlon avec les deux suivants, qui se terminent tous deux également par *αι*.

par le singulier *ἐπαγγελία*. Là encore, il s'agit selon toute vraisemblance d'une volonté d'harmoniser avec l'usage du singulier, plus courant dans le NT. A ce sujet, voir ci-dessous, n. 64.

⁶³ Je paraphrase ici Dem., *Eloc.* 2-3.

Je retiens donc cette seconde option, sachant que ce choix n'a de toute façon pas d'incidence sur l'analyse de la structure du v. 5.

Dans la suite du v. 4, on peut délimiter deux côla : ὧν ἡ υἰοθεσία καὶ ἡ δόξα καὶ αἱ διαθήκαι (= 4b) et καὶ ἡ νομοθεσία καὶ ἡ λατρεία καὶ αἱ ἐπαγγελίαι (= 4c). Une telle analyse est à mon sens plus logique que tout regrouper en un seul cōlon, non seulement car ce dernier serait anormalement long (35 syllabes), mais aussi au vu des parallélismes évidents qu'elle permet de mettre en évidence : longueurs plus ou moins équivalentes entre les côla (17 et 19 syllabes) ; des constructions similaires avec dans chaque cōlon trois termes séparés par καί ; des échos sonores non seulement à la fin (διαθήκαι et ἐπαγγελίαι), mais aussi à l'intérieur des côla (les terminaisons de νομοθεσία et λατρεία répondent à celles de υἰοθεσία et δόξα). Au sujet des paromoïoses, il est utile de relever que c'est l'ordre des mots ainsi que leur nombre qui les crée : si l'ordre des mots avait été autre, ou si διαθήκαι ("alliances") et ἐπαγγελίαι ("promesses") avaient été au singulier (διαθήκη et ἐπαγγελία), comme c'est d'ailleurs souvent le cas ailleurs chez Paul, il n'y aurait pas de rimes finales.⁶⁴ Il semble en fait qu'il y a une volonté d'arranger les mots de façon à délimiter deux unités qui se répondent. Ces deux côla sont probablement à comprendre en lien étroit avec 4a, d'une part parce qu'ils sont introduits par le relatif de liaison ὧν, d'autre part parce qu'ils ne comportent pas de verbe : "Ceux-ci sont Israélites : à eux [appartiennent] l'adoption et la gloire et les alliances / et la loi et

⁶⁴ Ailleurs dans les lettres proto-pauliniennes, διαθήκη est toujours au singulier (Rm 11:27 ; 1 Co 11:25 ; 2 Co 3:6.14 Ga 3:15.17) – sauf en Ga 4:24, où le pluriel désigne deux alliances différentes, représentées l'une par Agar et l'autre par Sara. C'est aussi le singulier qu'on trouve dans les nombreuses occurrences du terme dans l'épître aux Hébreux (17 fois). Quant au terme ἐπαγγελία, il apparaît plus fréquemment au singulier dans le NT, y compris chez Paul, même si l'usage du pluriel en référence à la promesse faite à Abraham est aussi attesté, en dehors de Rm 9:5, en Rm 15:8 et Ga 3:16.21. Le remplacement des deux termes par le singulier dans certains manuscrits (voir ci-dessus, n. 62) suggère que le singulier était attendu dans le contexte de Rm 9:5.

le culte et les promesses.” On peut aussi relever les rimes finales entre les trois cōla (Ἰσραηλιταὶ / διαθηκαὶ / ἐπαγγελίαι), qui vont aussi dans le sens d’un lien étroit entre 4a et 4b-c.

Voyons finalement le v. 5 : celui-ci est vraisemblablement composé de deux cōla (ὧν οἱ πατέρες καὶ ἐξ ὧν ὁ Χριστὸς τὸ κατὰ σάρκα [5a] et ὁ ὧν ἐπὶ πάντων θεὸς εὐλογητὸς εἰς τοὺς αἰῶνας [5b]),⁶⁵ suivis d’un bref comma conclusif (ἀμήν [5c]).⁶⁶ On peut observer la présence conjointe des trois figures gorgianiques. Une parisose, d’abord, les cōla ayant presque exactement la même longueur (16 et 17 syllabes). Des paromoïoses, ensuite, à la fois au début (ὧν οἱ πατέρες / ὁ ὧν ἐπὶ πάντων) et à la fin (τὸ κατὰ σάρκα / τοὺς αἰῶνας). Enfin, on peut relever, comme cela a souvent été fait par les exégètes, la présence d’une forme d’antithèse entre l’expression “selon la chair” et le caractère divin et éternel mis en évidence en 5b.⁶⁷ La présence conjointe de ces trois figures suggère fortement que 5a et 5b fonctionnent ensemble au sein d’une période ! Cela d’autant plus que les deux cōla qui précèdent, au v. 4, sont eux aussi construits en parallèle par l’emploi conjoint d’une parisose et de paromoïoses. Il est en effet plus facile d’expliquer l’abondance des figures aux vv. 4-5 comme conséquence d’une recherche stylistique, plutôt que de l’attribuer au pur hasard. Cela ferait en effet beaucoup de hasards. Je suggère donc que 5a et 5b font partie d’une seule et même période : soit une période longue, inaugurée en 4a (la longueur atteint 80 syllabes), soit une période binaire détachée de 4a-c. L’emploi du relatif de liaison ὧν, comme c’était le cas en 4b, penche plutôt en faveur de la première

⁶⁵ On pourrait éventuellement délimiter quatre cōla au lieu de deux, en plaçant des césures supplémentaires après πατέρες ainsi qu’avant ou après θεός. Cela donnerait cependant des cōla un peu courts.

⁶⁶ Sur la terminologie “comma,” voir ci-dessus, n. 38.

⁶⁷ Même s’il faut reconnaître, avec M. Wolter (*Der Brief an die Römer*, t. 2, 41), qu’il s’agit là d’une fausse antithèse, car l’expression τὸ κατὰ σάρκα ne qualifie pas directement le Christ mais fonctionne de la même façon qu’un adverbe, qui décrit ici la manière dont le Christ est issu d’Israël.

option. Quant au “amen” conclusif, on peut le classer comme autonome ou l’intégrer à la période – encore une fois, ce choix ne change rien au lien entre 5a et 5b, qui est celui de la subordination : “... à eux [appartiennent] les patriarches et d’eux [est issu] le Christ selon la chair / *lui qui est Dieu au-dessus de tout*, béni éternellement.” Selon les conventions antiques, 5a et 5b devaient probablement être lus ensemble, dans un même mouvement prosodique, de manière suspensive. Les deux cōla sont distingués par une brève pause qui n’interrompt pas le flux de la période ; une pause qui peut se transcrire à l’écrit, selon les conventions modernes, par une virgule. En conclusion, notre analyse stylistique soutient l’option interprétative b, selon laquelle Paul appelle bel et bien Christ Dieu dans ce passage.

Alors certes, l’argument des figures pour lier 5a et 5b n’est pas définitif. D’une part parce que, comme souligné plus haut, la frontière entre le style périodique et le style disjoint est poreuse et ne saurait être entièrement basée sur la présence de figures. Il n’y a aucune règle absolue qui voudrait que les cōla ayant approximativement la même longueur et présentant des échos sonores forment toujours une période : ces figures peuvent aussi se trouver dans le style disjoint, ou n’être que le fruit du hasard – ou encore, elles pourraient n’être “présentes” que parce qu’on les a cherchées lors de notre analyse, en employant la longueur standard (12-17 syllabes) et les répétitions sonores comme critères de délimitation des cōla ? La dernière remarque en amène une autre : on ne sait pas dans quelle mesure Paul adhéraît aux conventions stylistiques décrites dans les traités de rhétorique du monde gréco-romain. Est-ce qu’il était bien familier de ces conventions, et est-ce qu’il les appliquait ? ou en suivait-il d’autres, lesquelles n’accordaient pas ce rôle structurant aux figures gorgianiques ? Notre argumentation gagnerait donc à être étayée par l’analyse colométrique d’un corpus plus large chez Paul, entreprise qui nous

permettrait de déterminer dans quelle mesure Paul suivait les conventions décrites dans les traités de rhétorique. Il s’agirait notamment de vérifier si les échos sonores et l’égalité de longueur⁶⁸ sont, dans la prose paulinienne, un moyen de lier de courtes unités sémantiques (côla) au sein de structures sémantiques plus larges (périodes).⁶⁹ Cela dit, déjà à ce stade de l’enquête, on peut constater que Rm 9:4-5 se prête bien à une analyse structurelle en termes de figures gorgianiques, et reconnaître que l’environnement socio-culturel dans lequel tant Paul que les communautés pauliniennes s’inscrivent invite à interpréter la présence de ces figures comme procédé stylistique liant 5a et 5b au sein d’une seule unité sémantique. Si on ajoute les arguments grammaticaux régulièrement mis en avant par les exégètes, on peut pour le moins dire que l’option interprétative b a de nombreux arguments en sa faveur.

5. Conclusion et ouverture

Une attention à la micro-structure de Rm 9:3-5 a permis de mettre en évidence plusieurs échos sonores (paromoïoses) ainsi que des similitudes de longueur entre les côla (parisoses) : entre 4b et 4c, d’une part, et entre 5a et 5b, d’autre part. On peut aussi relever, comme cela a souvent été fait dans l’exégèse de ce passage, une forme d’antithèse entre 5a et 5b. Or, ces trois figures dites “gorgianiques” jouent un rôle spécifique dans la

⁶⁸ Sur l’importance du nombre de syllabes ainsi que du nombre de mots dans la prose paulinienne, voir les observations de J. Smith Sibinga (“*Serta Paulina: On Composition Technique in Paul*,” *FilNeot.* 10 [1997] 55-84).

⁶⁹ C’est volontairement que je n’ai pas abordé en amont la question épineuse du niveau d’éducation de Paul, ou du type d’éducation rhétorique reçue (grecque ? sémitique ?). Ce serait en effet à mon sens partir du mauvais point : que Paul ait ou non reçu une formation formelle à la rhétorique grecque ne détermine a priori pas sa capacité à faire usage de conventions stylistiques certes formalisées dans des traités, mais dont on peut penser qu’elles étaient largement connues et employées aux époques hellénistique et romaine. J’adhère dans l’ensemble à la démonstration de R.S. Schellenberg, qui a bien démontré le rôle de l’imitation dans l’acquisition de compétences stylistiques (*Rethinking Paul’s Rhetorical Education: Comparative Rhetoric and 2 Corinthians 10-13* (Atlanta: SBL, 2013)).

tradition rhétorique gréco-latine, où leur rôle n'est pas uniquement ornemental ou euphonique, mais éminemment structurant. Précisément, la paromoiose, la parisose et l'antithèse sont typiques des *périodes* et signalent ainsi parfois que plusieurs cōla doivent être lus ensemble, de manière suspensive. Partant, nous avons soutenu que le cōlon au centre du débat (ὁ ὢν ἐπὶ πάντων θεὸς εὐλογητὸς εἰς τοὺς αἰῶνας [5b]) fait partie d'une période commune avec le cōlon précédent (ὃν οἱ πατέρες καὶ ἐξ ὃν ὁ Χριστὸς τὸ κατὰ σάρκα [5a]).

Si ce raisonnement est correct, le lien logique de 5b à 5a est alors celui de la subordination : ὁ ὢν ἐπὶ πάντων θεὸς εὐλογητὸς εἰς τοὺς αἰῶνας est une proposition participiale relative, dont l'antécédent est ὁ Χριστός. En termes de "ponctuation orale," on peut imaginer une courte pause pour marquer la frontière entre les deux cōla sans pour autant interrompre le flux de la période. Selon les conventions modernes, un tel lien se marquerait graphiquement à l'aide d'une ponctuation faible, en l'occurrence une virgule : "... le Christ selon la chair, *lui qui est Dieu au-dessus de tout*, béni éternellement" ou éventuellement "... le Christ selon la chair, *lui qui est au-dessus de tout*, Dieu béni éternellement."⁷⁰ Bref, les arguments stylistiques viennent appuyer les arguments grammaticaux mis en évidence pas les exégètes depuis le 19^e siècle pour soutenir le choix d'une ponctuation faible. Il semble bien que l'apôtre des nations se soit finalement risqué, dans ce qui est manifestement l'une de ses dernières lettres, à affirmer explicitement que le Christ est Dieu. A moins que l'ambiguïté ne soit voulue, comme pour affirmer la chose sans l'assumer entièrement ?

Faut-il dès lors se ranger à l'opinion de Calvin, qui écrivait en 1540 dans son *Commentaire sur l'Épître aux Romains* que "ceux qui séparent ce membre [5b] d'avec le

⁷⁰ Je ne tranche pas ici sur la question de la place de la virgule, avant ou après θεός.

reste du texte [...] font par trop imprudemment de vouloir obscurcir une chose où on voit aussi clair qu'en plein midi" ?⁷¹ Nous nous garderons de conclure de manière aussi tranchée, car s'il faut se méfier de tout dogmatisme théologique lorsque l'on prétend aborder les textes bibliques de manière critique, il ne faudrait pas non plus verser dans un dogmatisme stylistique.

⁷¹ Calvin, *Commentaire sur l'épître aux Romains* (1540), in *Commentaires de Jehan Calvin sur le Nouveau Testament, t. 3: Sur les Epîtres de S. Paul aux Romains, Corinthiens, Galatiens et Ephésiens* (Paris: Ch. Meyrueis, 1855) 160.